

fait de plus a compliqué l'étude de la lecture au lieu de la simplifier.

Ils ont, en effet, ajouté aux 25 lettres de l'alphabet, non des signes nouveaux, mais un nombre à peu près égal d'éléments nouveaux, formés à l'aide des lettres existantes, et ils les ont nommés *sous polygrammes* : eu, ou, an, in, oi, ai, au, etc. ; ou *articulations polygrammes* : qu, ph ; ou *sous composés* : ia, iê, iai, iau, yau, ian, etc. ; ou *articulations inséparables* : bl, cr, gr, str, spl, etc. ; puis, ils ont établi la distinction des lettres nulles, comme *h* dans *huile*, *m* dans *comme*, *c* dans *franc*, etc, etc.

Nous ne leur ferons pas un crime de cette complication ; elle n'intéresse que la mémoire, et chez les enfants, il ne faut pas craindre de mettre cette faculté à contribution.

Nous accordons volontiers d'ailleurs que les consonnes n'ayant pas de nom, de son qui leur soit propre, c'est faire œuvre logique que d'assembler celles qui suivent dans la composition des mots, pour en faire en quelque sorte des articulations autres.

Nous en dirons autant des *sous polygrammes*, qui constituent généralement une catégorie de sons à part.

Nous reconnaitrons sans peine, en outre, que dès qu'on peut lire séparément *i* et *a*, — *i* et *ê*, *i* et *ai*, — *i* et *an*, — *i* et *on*, — *i* et *eu*, — on doit pouvoir prononcer d'une seule émission de voix *ia*, *iê*, *iai*, *ian*, *ion*, *ieu*, etc.

Enfin, on ne saurait contester aux auteurs des méthodes de lecture qui s'appuient sur l'opinion des solitaires de Port-Royal-des-Champs, le mérite d'avoir classé et bien gradué les difficultés.

Tout cela est parfaitement rationnel, complet, logique, et l'on comprend que les novateurs aient la prétention d'accélérer les progrès, eux qui jugent théoriquement et non par les faits.

Examinons cependant ce qui se produit en fin de compte ; la longue expérience qui a été faite de ces méthodes depuis 1831, nous semble suffisante pour nous permettre de formuler un jugement sérieux.

Il résulte d'abord du témoignage de l'immense majorité des instituteurs que ces méthodes *syllabiques* ne donnent pas des progrès plus rapides que les autres. Cela tient, en grande partie, à la multiplicité des éléments qui y ont été introduits.

En second lieu, on a constaté que les enfants qui ont appris par les méthodes syllabiques et sans épellation, ont ensuite infiniment plus de difficultés pour apprendre l'orthographe.

On s'accorde à penser (et quelle autre explication pourrait-on en donner ?) que ce résultat très regrettable est dû à la non-épellation. " L'épellation, dit M. Ambroise Rendu fils, dans son cours de pédagogie, a le grand avantage d'apprendre fort bien l'orthographe, en même temps que la lecture, par l'exercice d'analyse qu'elle oblige de répéter à chaque instant ; l'épellation est la dissection des mots, et rien n'est plus propre à en faire distinguer et reconnaître les parties." — J'ai lu et médité le plus grand nombre des méthodes de lecture, dit M. Dumouchel, ancien directeur de l'École normale de Versailles, ancien Recteur d'Académie départementale, etc. ; j'en suis arrivé à ce point de conseiller de suivre la vieille méthode de nos pères et de faire épeler. Je crois, en effet, que l'enfant apprendrait moins péniblement à lire s'il suivait les méthodes de non-épellation ou de nouvelle épellation ; mais je crois aussi qu'il y a une grande utilité à la façonner et la décomposition des mots par lettres et par syllabes, que cette décomposition amène une plus grande facilité à apprendre l'orthographe et qu'on regagne largement le temps qui paraît avoir été perdu."

Eh ! pourquoi hésiterais-je à transcrire ici les lignes que Quintilien a laissées sur cette question, dans son *Institution oratoire* ?

" Ne cherchez pas, dit-il, à gagner du temps en évitant de faire apprendre à l'enfant toutes les syllabes. Se hâter dans la lecture ne sert de rien : attendez patiemment que l'enfant ait appris à assembler les syllabes et à composer les mots. La précipitation mettrait en péril le résultat définitif. Les enfants trop rapidement poussés, contractent l'habitude d'hésiter, de s'interrompre, de se répéter ; ils manquent d'assurance et réussissent rarement à bien lire."

Voilà certes trois opinions bien concordantes, et quoiqu'on puisse rire un instant de nous voir rapporter ici la troisième, vieille de 1800 ans et se référant à une langue morte, on ne